

lignes du manuscrit répondaient à cette question. Aurore disait :

“ Je commence d’écrire un soir où je suis seule, après avoir attendu tout le jour. Ceci n’est point pour lui. C’est la première chose que je fais qui ne lui soit point destinée. Je ne voudrais pas qu’il vit ces pages où je parlerai de lui sans cesse, où je ne parlerai que de lui. Pourquoi ? Je ne sais pourquoi : j’aurais peine à le dire. .

“ Elles sont heureuses, celles qui ont des compagnes à qui confier le trop plein de leur âme : peine et bonheur. Mais je n’ai point d’amie ; je suis seule, toute seule ; je n’ai que lui. Quand je le vois, je deviens muette. Que lui dirais-je ! Il ne me demande rien.

“ Et pourtant ce n’est pas pour moi que je prends la plume. Je n’écrirais pas si je n’avais l’espoir d’être lue, sinon de mon vivant, au moins après ma mort. Je crois que je mourrai bien jeune. Je ne le souhaite pas : Dieu me garde de le craindre ! Si je mourais, il me regretterait, moi je le regretterais même au ciel. Mais, d’en haut, je verrais peut-être le dedans de son cœur. Quand cette idée me vient, je voudrais mourir.

“ Il m’a dit que mon père était mort. Ma mère doit vivre. Ma mère, j’écris pour vous. Mon cœur est à lui tout entier ; mais il est tout à vous aussi. Je voudrais demander à ceux qui le savent le mystère de cette double tendresse. Avons nous donc deux cœurs ?

“ J’écris pour vous. Il me semble qu’à vous je ne cacherais rien, et que j’aimerais à vous montrer les plus secrets replis de mon âme. Me trompé-je ? Une mère n’est-elle pas l’amie qui doit tout savoir, le médecin qui peut tout guérir ?